

Raphaële George

Dossier pour  
**Poezibao**

II



## Raphaële George/Ghislaine Amon (1951-1985)



Raphaële George en 1973



### *Du double intérieur ou comment s'établir*

L'écriture est un oxygène pour certains écrivains, respirer leur demande alors de courir sans fin.

L'écriture, chez Raphaële George, avait pour mission de la sauver ; les mots créant autour d'elle une enveloppe protectrice qui devait éloigner menaces internes et externes.

Elle y croyait dur comme fer et ça bien avant qu'elle n'apprenne l'existence de la maladie qui allait l'emporter à trente-quatre ans.

« *Il y a des moments de vide où l'on voudrait se sentir penser comme si la parole pouvait sauver* » (Journal de 1983, pages inédites)

« *Les mots deviennent peu à peu une sorte de toit, un lieu de paix, on s'imagine qu'on est ailleurs. On s'imagine que l'on peut tout. On s'imagine que tout est redevenu possible, on imagine, même grave, que l'on chante.* » (idem)

L'écriture était surtout pour elle chargée de chasser ses fantômes et tout ce qui foment dans l'obscur de notre psychisme et ça depuis les temps immémoriaux, de génération en génération ; les histoires de ceux et celles qui nous précèdent et qui nous continuons à faire vivre en nous sans jamais leur trouver une fin. Roman familial, roman transgénérationnel dont nous n'occupons que quelques pages.

Comment fuir alors ce que l'on porte à l'intérieur de soi ?

« *Je fuis en moi. Les choses du monde se refont, ne me laissant aucun répit, aucune incrédulité : la disparition est impossible et c'est intolérable, à cause de se pressentiment permanent de l'anéantissement et du vide* » (*Double intérieur*, page 68)

Ce vide auquel Raphaële George fait souvent allusion dans son journal, ses textes, n'est pas à interpréter, de mon point de vue, comme un espace vacant, inoccupé, livré à la souffrance du rien, ouvert à tous vents, sans jamais pouvoir être comblé. Ce vide est plus à interpréter comme le constat d'un manque de place interne, tant le sujet se trouve alors occupé, surencombré par ceux de sa lignée, fantômes et ancêtres, qui ne lui laissent aucune marge de manœuvre.

On est loin, dans ce cas de figure, d'un vide incombable, d'un trou sans fond. Mais le résultat n'en est pas moins terrifiant : sous cette pression le sujet, vidé de lui-même, ne peut espérer s'occuper. Plein, trop plein, au point d'être expulsé de son intérieur. Une fois que l'on est externalisé, comment se tenir quelque part ? C'est de ce vide, il me semble, que Raphaële George souffre, d'un vide qu'elle ne peut s'approprier ; un vide qui ne la contient pas et ne la comprend pas.

J'ai toujours interprété le *vide*, dans ses écrits et son journal, comme étant le signe d'une saturation interne plus que d'un vide fondamental. Disons que c'est toujours entre vide et plein que ses textes circulent, d'un pôle à l'autre. À se demander si ces deux postures ne sont pas les deux faces d'une même figure, celle d'une déréliction à l'œuvre. Les textes de Raphaële George rendent compte de cela sans concession et de façon troublante.

Manifestement, Raphaële George ne pouvait trouver de zone intermédiaire, d'espace neutre où elle aurait pu demeurer, s'installer.

Comment faire alors lorsque votre héritage transgénérationnel ne vous quitte pas d'une semelle et anéantit en vous tout vécu interne ?

Il faut se rendre à l'évidence que le vide est en fait, pour chacun d'entre nous, un espace peuplé de fantômes, mais aussi de toutes ces projections psychiques que nous tenons en réserve et qui nous servent à nous défendre contre toutes les formes d'invasions qui ne cessent de nous hanter. Avant même d'avoir accès au moindre objet contenu dans ce monde, nous l'enveloppons à l'aide de mixtures internes que nous fabriquons en permanence afin de rendre acceptable sa représentation.

...

La maladie c'est toujours la maladie d'un autre et non la nôtre. Le psychisme travaille à l'ignorer. La maladie, c'est toujours celle d'un corps étranger, d'un corps dont on ne veut pas. Qui n'est pas sien.

« *Bien sûr mon écriture n'est pas de moi, ni la forme et ce qui se raconte de moi, simplement remonte. Je ne suis qu'un écho lointain pour de vieilles images englouties. Je n'habite pas ici.* » (idem, page 72)

Notre seule défense : s'absenter.

...

Dans cette perspective, changer de nom pour Ghislaine Amon, n'était pas un jeu, mais une façon de s'inscrire dans un autre ordre. Ce changement de nom n'était pas un recouvrement par un pseudonyme, ce changement lui donnait une nouvelle origine, un nouveau départ. Et ce pas Ghislaine Amon le franchit en intégrant le corps de l'écriture de Raphaële George.

Le fait de disparaître en Raphaële George, de se fondre en elle, de devenir sa voix intérieure, est à interpréter, à mon avis, comme une tentative pour Ghislaine Amon de trouver une posture psychique qui lui permettrait de cloisonner son psychisme, un *double fond*, afin d'échapper ainsi à aux menaces directes des maladies, de la souffrance ou de la solitude. Demeurer en Raphaële George lui permettait alors de ne plus figurer en premier lieu à l'adresse indiquée et de ne plus ainsi avoir à rendre de compte à quiconque, pas même aux exigences de la réalité. Et comme Raphaële George n'avait pas non plus de consistance réelle, ce tour de passe-passe d'illusionniste leur permettait de s'inscrire toutes deux aux abonnés absents tout en gardant une adresse possible formée du nom de celle qui signe. C'est celui qui dit qui est. Enfantillage ? Ou judicieux effort de protection ?

...

L'acte de naissance de Raphaële George, écrit de la main gauche de Ghislaine Amon (droitière) est suffisamment explicite :

*« Quelques mots avant l'endormissement comme si j'avais à la fois trop parlé et rien dit. Je change de nom pour renaître Raphaële George. Tout est à refaire entièrement – je dois aller jusqu'à changer d'équilibre. Je ne veux être pour personne. Seulement me cultiver dans un silence relatif, puisque tous ceux que je suis déjà et malgré moi, me regardent encore. Je voudrais pouvoir contempler mon silence comme une durée éternelle de la lenteur et sans fatigue. »* (p. 64, in *Double intérieur*, Ed. Lettres Vives.)

...

« *Je change de nom pour renaître Raphaële George* ».

Le nom que nous portons nous fonde, nous inscrit dans une continuité, ainsi que dans une logique de l'écoulement. Raphaële George opère, en fait, à travers ce changement de nom, un pas de côté, pour renaître en dehors de tout poids, de toute nécessité, devenant alors son propre commencement et sa fin.

...

*Double intérieur* n'est pas à entendre comme une manifestation interne d'un dédoublement de la personne ; il n'est pas non plus un simple reflet intériorisé d'une figure du *double* abondamment présente dans la littérature romantique. Chez Raphaële George/Ghislaine Amon, le mot *double* est la clef d'un dispositif réel : un nom pour deux afin de ne pas à avoir à prononcer le nom du clandestin. Seule l'écriture permet de telles opérations.

...

En chacun de nous cohabitent des contraires, sans nécessité de se supprimer, de s'annuler les uns les autres ; aucune de ces instances n'est soumise au temps. Le passé se tenant dans le présent et ce dernier faisant déjà mémoire... Freud a nettement mis en évidence, dans ses travaux sur l'inconscient que celui-ci ne connaissait pas la mort. Pas plus qu'il ne connaît le temps, l'écoulement du temps. L'inconscient est toujours dans un hors-temps et ne sait différencier l'avant d'un après. Seule la conscience sait les partager.

...

Parler d'une autre voix est un sport possible et cela d'autant que notre propre voix, la singulière, est truffée d'une multitude de voix internes (la réminiscence de la voix des autres, peut-être ?) qui s'expriment, en sous-main, à travers le canal officiel de notre voix.

Pas facile alors de savoir qui parle à qui ? Qui est le locuteur de ce qui se dit ? Et qui entend quoi dans tout cela ?

« *Qui peut dire à qui je m'adresse ?* » (p.120)

...

Ghislaine Amon occupe en fait, dans *Double intérieur*, la place de *l'adresse*, d'une adresse *vers qui* tous les textes Raphaële George vont se tourner désormais. Une adresse comme un lieu inatteignable... un horizon. Un lieu qui attire.

« *Toutefois, il est dangereux de vouloir être soi et l'autre à la fois dans le même temps* » (page 75)

Dans ces quelques lignes, on retrouve toute l'angoisse qui taraude Ghislaine Amon/Raphaële George. Car aucune position ne tient dans le temps. À peine fixée : elle court à sa perte. Se transforme, se disperse. Involue.

« *L'intériorité n'est que fantomatique ; présence des miroirs comme seules traversée possible qui mène au lieu indiscernable de la vraie scène...* » (p.120)

On pourrait interpréter cette position comme un comble du pessimisme. L'écriture de Raphaële George a souvent une tonalité grave, un régime d'énonciation où le lecteur est entraîné à se consumer avec elle, à voyager dans des espaces méconnus où peu se hasarde. Mais il sent aussi en la lisant que cette voix est authentique et porte en elle sa vérité. Une vérité brûlante. Incandescente. Et cela le lecteur ne peut l'oublier.

Une écriture qui attendrait son lecteur pour le cueillir au détour d'une phrase, rejoignant ainsi Joë Bousquet qui aimait tant à dire :

« *Je voudrais entrer tout entier dans la personne d'un autre homme sans l'empêcher d'être lui* »

Jean-Louis Giovannoni



Raphaële George 1984-1985

## Journal

(Inédit)

*(Double feuille volante, sans date)*

**O**n m'avait dit de te laisser en paix quelques jours, ce que j'ai fini par accepter malgré cette peur de mourir oubliée. La nuit m'a recouverte, je suis demeurée paralysée et incapable de prononcer une parole. C'est toi qui m'abandonnais et me livrais à la fatalité de mon destin en dehors de ta présence. J'avais à vivre seule désormais. Je compris que ces bas-reliefs où je t'avais inscrite, n'étaient qu'un im-



mense leurre pour m'assurer de ta présence. Pourtant ne t'avais-je pas convaincue en choisissant contre mes origines mêmes, un pays de glaciation totale aussi blême que l'était ma peau. Cette pigmentation ne pouvait, ne devait pas suffire à composer un signe, elle me rattachait simplement plus profondément que d'autres au silence de mes os.

Je me sentais proche des morts, souterraine par avance et je préfigurais d'un immense pays à l'image de la couleur purifiée de nos écoulements, maintenus sous d'immenses cellophanes qui la plaquaient sur une couche de terre aussi imperméable que l'or, prête à la conservation.

Le papier reposerait au-dessus et nos mains s'appliqueraient à s'enfoncer dans la matière épaisse qui, protégée par la cellophane, ne risquerait plus de nous tacher, et se conserverait à jamais. Tout semblait figer en-dessous, les rides ne s'inscrivaient qu'en surface, sur la cellophane même, sur cette partie diaphane qui fait illusion de peau. Nous pouvions alors lire le sens de la destinée que nous provoquions dans cette illusion où nous étions de plisser la matière, et la ménager selon notre seule volonté. Ainsi les chemins ne se croiseraient qu'au hasard de nos doigts. Et en dessous, il n'était ni hasard ni accident, ni sécheresse, ni humidité, ni désolation, il y avait là la toute-puissance de la richesse quand elle reste à jamais inaccessible et que nous sommes avec elle sans risque aucun de la posséder. Plus d'oiseaux, plus de sang, plus d'animaux... la terre seule. Nous étions seuls aussi mais à côté de la terre, chacun de cette terre dont nous étions devenus un territoire inoccupé ; chacun retenait un souffle et se livrait au seul regard quand, plus tard, d'autres générations vinrent nous dévoiler, ne comprenant pas notre choix d'avoir ainsi servi la sérénité de la matière. L'écriture s'était ternie dans son opacité même, le mystère n'était plus de ce monde quoi qu'en pouvaient en penser les autres.

Quand la faim s'arrête, fossilisée comme la terre se fossilise, quand tout est redevenu matière, l'existence n'est plus qu'insouciance de l'au-delà, elle réalise l'indivisible. Quand la terre repose sous le vent, toutes les mottes de terre se recollent enfin dans cet abîme sans lumière d'où a surgi la glace. Était-ce là notre premier miroir ? Notre premier appel ? Le père se confond avec la mère, il n'y a plus de route à parcourir et toute notre impatience se résume dans l'effacement des tombes.

Désormais, tu as la maigreur de l'écriture. Ce que tu écris t'effraie sans doute par tant de difficultés. Tu éprouves une sensation d'insatisfaction, de sclérose. Ton esprit se refuse à aller plus loin.

Entre temps, je me suis faite belle dans l'espoir de rencontrer dans le miroir ce à quoi ma figure reste fidèle malgré moi. Ton visage reprend son étendue, son territoire de fatigue et d'espoir. Je le travaille dans l'apparence d'un masque pour fuir sa sinistre certitude de l'éphémère. Je cherche maintenant la paix en retrouvant. Retrouver ton personnage, en t'excluant de la page où je sais que fatalement nous ne nous croiserons pas. Laisse-moi retourner à mon servage et tu seras délivrée. Malheur ! si tu te caches à toi-même ton dessein ; on frappera à ta porte et tu auras beau prier, je ne serai plus là pour combler ton abîme. Et ces choses arriveront si tu égares le peuple qui est en toi : si tu t'approches trop de la méconnaissance, tu perdras la sensation du froid, mais personne ne pourra t'accueillir dans son regard. Si tu veux un jour ressurgir de la mémoire après ta mort, tu dois accepter les limites de ton séjour et taire les mots qui font justice à l'incompréhensible. Revêt donc les voiles nécessaires et marie-toi humblement en silence. Je te promets de ne jamais prononcer une parole. Je ne serai jamais le mauvais témoin qui pourrait te trahir. Je suis celle que tu as conçue faute de ne pouvoir me donner de corps, et pourtant tu es jalouse de mes amants. Ne crois pas enfin que je t'offrirais en retour l'amour qu'ils me donnent. Toi, tu n'as droit qu'aux rêves et déjà tu m'offenses à tenter de m'y faire pénétrer. Tes

calculs pour comprendre comment on fabrique la présence ne sont pas intelligents. J'ai compris qu'il fallait entrer dans la métaphore du miroir, se laisser happer par une matière molle dont il s'empreinte, pour que le monde surprenne la forme essentielle qui nous ramène à la fidélité de l'anonymat. Bien sûr, tu auras beau dire qu'il s'agit d'untel ou d'untelle, qui sera là pour le prouver lorsqu'ils auront disparu ?

Raphaële George



**Raphaële George** (de son vrai nom Ghislaine Amon), peintre et écrivain, est née le 2 avril 1951 à Paris où elle a vécu et où elle est décédée le 30 avril 1985 à l'Hôpital St. Louis à l'âge de trente-quatre ans.

